

LES TEMPS NOUVEAUX

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

SOMMAIRE

DIVERSITÉ DE L'IDÉAL MORAL, M. Guyau.

LES CORDIERS, Emile Verhaeren.

FRATERNITÉ! Georges Darien.

AVACHISSEMENT, Georges Hugo.

ASSEZ! Urbain Gohier.

SUJÉTION ÉCONOMIQUE, Louis Blanc

BIBLIOGRAPHIE.

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

DIVERSITÉ DE L'IDÉAL MORAL

La raison nous fait entrevoir deux mondes distincts : le monde réel où nous vivons, un certain monde idéal où nous vivons aussi, où notre pensée se retrempe sans cesse et dont on ne peut pas ne pas tenir compte; seulement, quand il s'agit du monde idéal, personne n'est plus d'accord : chacun le conçoit à sa manière; quelques-uns le nient tout à fait. C'est pourtant de la manière dont on conçoit le fond métaphysique des choses que dépend la manière dont on s'obligera soi-même à agir. En fait, une grande partie des plus nobles actions humaines ont été accomplies au nom de la morale religieuse ou métaphysique; il est donc impossible de négliger cette très féconde source d'activité. Mais il n'est pas moins impossible d'imposer à l'activité une règle fixe tirée d'une seule doctrine; au lieu de régler absolument l'application des idées métaphysiques, il importe seulement de la délimiter, de lui assigner sa sphère légitime sans la laisser empiéter sur la morale positive. Il faut compter sur la spéculation métaphysique en morale comme on compte sur la spéculation économique en politique et en sociologie. Seulement, en premier lieu, il

faut bien se persuader que son domaine est celui du sacrifice pratiquement *improductif* pour l'individu, du dévouement absolu au point de vue terrestre; le domaine de la spéculation économique est, au contraire, celui du sacrifice *reproductif*, du risque couru dans un but d'intérêt. En second lieu, il faut lui laisser son caractère *hypothétique*. En fait, je *sais* cela; par hypothèse et suivant un calcul *personnel* de probabilité, j'en *induis* ceci (par exemple, que le désintéressement est le fond de mon être, et l'égoïsme la simple surface, ou réciproquement); par déduction, j'en tire une *loi* rationnelle de ma conduite. Cette loi est une simple conséquence de mon hypothèse et je ne m'y sens rationnellement *obligé* qu'aussi longtemps que l'hypothèse me paraît la plus probable, la plus vraie *pour moi*. On obtient ainsi une sorte d'impératif rationnel et non catégorique suspendu à une hypothèse.

En troisième lieu, il faut admettre que cette hypothèse peut varier suivant les individus, les tempéraments intellectuels : c'est l'absence de loi fixe, qu'on peut désigner sous le terme d'*anomie*, pour l'opposer à l'autonomie des kantiens. Par la suppression de l'impératif catégorique, le désintéressement, le dévouement ne sont pas supprimés, mais leur objet variera; l'un se dévouera pour une cause, l'autre pour une autre. Bentham a consacré sa vie entière à la notion d'intérêt; c'est une manière de dévouement; il a subordonné toutes ses facultés à la recherche de l'utile pour lui, et nécessairement aussi pour les autres : le résultat, c'est qu'il a été réellement très utile, autant et plus que tel apôtre du désintéressement, comme sainte Thérèse.

L'hypothèse produit pratiquement le même effet que la foi, engendre même une foi *subséquent*, mais non affirmative et dogmatique comme l'autre; la morale, naturaliste et positiviste à sa base, vient par son sommet se suspendre à une libre métaphysique. Il y a une morale invariable, celle des faits; et, pour la compléter là où elle ne suffit plus, une morale variable et individuelle, celle des hypothèses. Ainsi se trouve ébranlée la vieille loi apodictique : l'homme, délié par le doute de toute obligation absolue, recouvre en partie sa liberté. Kant a commencé en morale une révolution quand il a voulu rendre la volonté « autonome », au lieu de la faire s'incliner devant une loi extérieure

à elle; mais il s'est arrêté à moitié chemin : il a cru que la liberté individuelle de l'agent moral pouvait se concilier avec l'universalité de la loi, que chacun devait se conformer à un même type immuable, que le « règne » idéal des libertés serait un gouvernement régulier et méthodique. Mais, dans le « règne des libertés », le bon ordre vient de ce que, précisément, il n'y a aucun ordre imposé d'avance, aucun arrangement préconçu; de là, à partir du point où s'arrête la morale positive, la plus grande diversité possible dans les actions, la plus grande variété même dans les idéaux poursuivis. La vraie « autonomie » doit produire l'originalité individuelle et non l'universelle uniformité. Si chacun se fait sa loi à lui-même, pourquoi n'y aurait-il pas plusieurs lois possibles, par exemple celle de Bentham et celle de Kant (1)?

Plus il y aura de doctrines diverses à se disputer d'abord le choix de l'humanité, mieux cela vaudra pour l'accord futur et final. L'évolution dans les esprits, comme l'évolution matérielle, est toujours un passage de l'homogène à l'hétérogène : faites l'unité complète dans l'intelligence, vous anéantissez l'intelligence même; faconnez tous les esprits sur le même plan, donnez-leur les mêmes croyances, la même religion, la même métaphysique, tirez au cordeau la pensée humaine, vous irez juste contre la tendance essentielle du progrès. Rien de plus monotone et de plus insipide qu'une ville aux rues bien alignées et toutes semblables; ceux qui se figurent la cité intellectuelle sur ce type font un contresens. On dit : « la vérité est une; l'idéal de la pensée, c'est cette unité même, cette uniformité. » Votre vérité absolue est une abstraction, comme le triangle parfait ou le cercle parfait des mathématiciens; dans la réalité, tout est infiniment multiple. Aussi, plus il y a de gens à penser différemment, plus grande est la somme de vérité qu'ils finiront par embrasser et où ils se réconcilieront à la fin. Il ne faut donc pas craindre la diversité des opinions, il faut au contraire la provoquer : deux hommes sont d'un avis contraire, tant mieux peut-être; ils sont beaucoup plus dans le vrai que s'ils pensaient tous les deux la même chose. Quand plusieurs personnes veulent voir tout un paysage, elles n'ont qu'un moyen, c'est de se tourner le dos les unes aux autres. Si on envoie des soldats en éclaireurs, et qu'ils aillent tous du même côté en n'observant qu'un seul point de l'horizon, ils reviendront très probablement sans avoir rien découvert. La vérité est comme

la lumière, elle ne nous vient pas d'un seul point; elle nous est renvoyée par tous les objets à la fois, elle nous frappe en tous sens et de mille manières : il faudrait avoir cent yeux pour en saisir tous les rayons. L'humanité dans son ensemble a des millions d'yeux et d'oreilles; ne lui conseillez pas de les fermer ou de ne les tendre que d'un seul côté : elle doit les ouvrir tous à la fois, les tourner dans toutes les directions; il faut que l'infinité de ses points de vue corresponde à l'infinité des choses. La variété des doctrines prouve la richesse et la puissance de la pensée : aussi cette variété, loin de diminuer avec le temps, doit augmenter les détails, alors même qu'elle aboutirait à des accords d'ensemble. La division dans la pensée et la diversité dans les travaux intellectuels est aussi nécessaire que la division et la diversité dans les labeurs manuels : cette division du travail est la condition de toute richesse. Autrefois la pensée était infiniment moins divisée qu'à notre époque : tous étaient imbus des mêmes superstitions, des mêmes dogmes, des mêmes faussetés; quand on rencontrait un individu, on pouvait d'avance et sans le connaître dire : « Voici ce qu'il croit; » on pouvait compter les absurdités que sa tête renfermait, faire le bilan de son cerveau. De nos jours encore, bien des gens des classes inférieures ou supérieures en sont restés là : leur intelligence est moulée sur un type convenu. Heureusement le nombre de ces esprits inertes et sans ressort diminue chaque jour : le rôle de l'initiative augmente; chacun tend à se faire sa loi et sa croyance. Pussions-nous en venir un jour à ce qu'il n'y ait plus nulle part d'orthodoxie, je veux dire de foi générale englobant les esprits; à ce que la croyance soit tout individuelle, à ce que l'hétérodoxie soit la vraie et universelle religion! La société religieuse (et toute morale absolue semble la dernière forme de la religion), cette société entièrement unie par une communauté de superstitions, est une forme sociale des anciens âges, qui tend à disparaître et qu'il serait étrange de prendre pour idéal. Les rois s'en vont; les prêtres s'en iront aussi. La théocratie aura beau s'efforcer de faire des compromis avec l'ordre nouveau, des concordats d'un autre genre : la théocratie constitutionnelle ne peut pas plus satisfaire définitivement la raison que la monarchie constitutionnelle. L'esprit français surtout ne s'accommoderait pas des accommodements, des demi-mesures, de tout ce qui n'est que partiellement juste et partiellement vrai; en tous cas, ce n'est pas là qu'il placera son idéal. En matière de religion ou de métaphysique, l'idéal véritable, c'est l'indépendance absolue des esprits, et la libre diversité des doctrines.

Vouloir gouverner les esprits est pire encore que de vouloir gouverner les corps; il faut fuir toute espèce de « direction de conscience » ou de « direction de pensée » comme un véritable fléau. Les métaphysiques autoritaires et les

(1) Bien entendu, nous n'avons jamais songé à considérer, comme nous l'ont reproché MM. Boirac, Lauret et d'autres critiques, toutes les hypothèses métaphysiques comme égales pour la pensée humaine. Il y a une logique abstraite des hypothèses au point de vue de laquelle on peut les classer, les ranger, selon l'échelle des probabilités. Toutefois leur force pratique ne sera pas d'ici à longtemps exactement correspondante à leur valeur théorique. (Voir, dans notre volume sur *l'Irréligion de l'avenir*, le chapitre sur le Progrès des hypothèses métaphysiques.)

religions sont des lisières bonnes pour les peuples enfants : il est temps que nous marchions seuls, que nous prenions en horreur les prétendus apôtres, les missionnaires, les prêcheurs de toute sorte, que nous soyons nos propres guides et que nous cherchions en nous-mêmes la « révélation ». Il n'y a plus de Christ : que chacun de nous soit son Christ à lui-même, se relie à Dieu comme il voudra et comme il pourra, ou même renie Dieu; que chacun conçoive l'univers sur le type qui lui semblera le plus probable, monarchie, oligarchie, république ou chaos; toutes ces hypothèses peuvent se soutenir, elles doivent donc être soutenues. Il n'est pas absolument impossible que l'une d'elles réunisse un jour de son côté les plus grandes probabilités et emporte avec elle la balance dans les esprits humains les plus cultivés; il n'est pas impossible que cette doctrine privilégiée soit une doctrine de négation; mais il ne faut point empiéter sur un avenir aussi problématique et croire qu'en détruisant la religion révélée ou le devoir catégorique on jettera brusquement l'humanité dans l'athéisme et le scepticisme moral. Dans l'ordre intellectuel, il ne peut pas y avoir de révolution violente et subite, mais seulement une évolution s'accroissant avec les années : c'est même cette lenteur des esprits à parcourir, d'un bout à l'autre, la chaîne des raisonnements qui, dans l'ordre social, fait échouer les révolutions trop brusques. Aussi, — quand il s'agit de spéculation pure, — les hommes les moins craintifs et les plus utiles sont ils les plus révolutionnaires, ceux dont la pensée est la plus audacieuse; on doit les admirer sans les redouter : ils peuvent si peu ! La tempête qu'ils soulèvent dans un petit coin de l'océan produira à peine sur la masse immense une imperceptible ondulation. D'autre part, — dans la pratique, — les révolutionnaires se trompent toujours, parce qu'ils croient toujours la vérité trop simple, ont trop confiance en eux-mêmes et s'imaginent qu'ils ont trouvé et déterminé le terme du progrès humain; tandis que le propre du progrès, c'est de n'avoir pas de terme, de n'atteindre ceux qu'on lui propose qu'en les transformant, de ne résoudre les problèmes qu'en en changeant les données.

Bienheureux donc aujourd'hui ceux à qui un Christ pourrait dire : « Hommes de peu de foi... » si cela signifiait : Hommes sincères qui ne voulez pas leurrer votre raison et ravalier votre dignité d'être intelligents, hommes d'un esprit vraiment scientifique et philosophique qui vous défiez des apparences, qui vous défiez de vos yeux et de vos esprits, qui sans cesse recommencez à scruter vos sensations et à éprouver vos raisonnements; hommes qui, seuls, pourrez posséder quelque part de la vérité éternelle, précisément parce que vous ne croyez jamais la tenir toute entière; hommes qui avez assez de la véritable foi pour chercher toujours, au lieu de vous reposer en vous écriant : J'ai trouvé; hommes courageux qui marchez là où les autres s'arrêtent

et s'endorment : vous avez pour vous l'avenir, c'est vous qui façonnerez l'humanité des âges futurs.

La morale, de nos jours, a elle-même compris son impuissance partielle à régler d'avance et absolument toute la vie humaine; elle laisse une plus large sphère à la liberté individuelle; elle ne menace que dans un nombre de cas assez restreint et où se trouvent engagées des conditions absolument nécessaires de toute vie sociale. Les philosophes n'en sont plus à la morale rigoriste de Kant, qui réglementait tout dans le for intérieur, interdisait toute transgression, toute interprétation libre des commandements moraux. C'était encore une morale analogue aux religions ritualistes, pour qui telle et telle cérémonie manquée constitue un sacrilège, et qui oubliant le fond pour la forme; c'était une sorte de despotisme moral, s'insinuant partout, voulant tout gouverner. Maintenant, chez beaucoup d'esprits, la loi rigoriste du kantisme règne encore, mais ne gouverne plus dans le détail; on la reconnaît en théorie et pratiquement on est bien obligé de s'en écarter. Ce n'est plus le Jupiter dont un froncement de sourcil suffisait à émouvoir le monde; c'est un prince libéral à qui on désobéit sans grand risque. N'y a-t-il pas quelque chose de mieux que cette royauté débonnaire, et l'homme, lorsqu'il arrive sur les confins de la morale et de la métaphysique, ne doit-il pas rejeter toute souveraineté absolue, pour s'en rapporter franchement à la spéculation individuelle?

Plus un mécanisme est grossier, plus il a besoin pour être mis en branle d'un moteur violent et grossier lui-même; avec un mécanisme plus délicat, il suffit du bout du doigt pour produire des effets considérables; ainsi en est-il dans l'humanité. Pour mettre en mouvement les peuples anciens, il a fallu d'abord que la religion leur fit des promesses énormes et dont on leur garantissait la véracité : on leur parlait de montagnes d'or, de ruisseaux de lait et de miel. Fernand Cortez aurait-il conquis le Mexique s'il n'avait cru voir briller dans le lointain les prétendus dômes d'or de Mexico? On présentait aux yeux des hommes pour les exciter des images voyantes, des couleurs crues, comme on présente du rouge aux lauréaux. Il fallait alors une foi robuste pour triompher de l'inertie naturelle. On voulait du *certain*; on touchait du doigt son dieu, on le mangeait et on le buvait : alors on pouvait tranquillement mourir pour lui, avec lui. Plus tard, le devoir a semblé et semble encore à beaucoup une chose divine, une voix d'en haut qui se fait entendre en nous, qui nous tient des discours, nous donne des ordres. Les Ecossais parlaient même de « sens » moral, de « tact » moral. Il fallait cette conception grossière pour triompher d'instincts encore trop grossiers. Aujourd'hui, une simple hypothèse, une simple possibilité suffit pour nous attirer, nous fasciner. Le martyr n'a plus besoin de savoir si « des palmes l'attendent là-haut », ou si

une loi catégorique lui commande son dévouement. On meurt pour conquérir non pas la vérité tout entière, mais le plus petit de ses éléments; un savant se dévoue pour un « chiffre ». L'ardeur à la recherche supplée à la certitude même de l'objet cherché; l'enthousiasme remplace la foi religieuse et la loi morale. La hauteur de l'idéal à réaliser remplace l'énergie de la croyance en sa réalité immédiate. Quand on espère quelque chose de très grand, on puise dans la beauté du but le courage de braver les obstacles; si les chances d'y atteindre diminuent, le désir s'accroît en proportion. Plus l'idéal est éloigné de la réalité, plus il est désirable, et comme le désir même est la force suprême, il a à son service le maximum de force. Les biens trop vulgaires de la vie sont si peu de chose, qu'en comparaison l'idéal conçu doit paraître immense; toutes nos petites jouissances s'anéantissent devant celle de réaliser une pensée élevée. Cette pensée dût-elle n'être presque rien dans le domaine de la nature et même de la science, elle peut être réellement tout par rapport à nous : c'est l'obole du pauvre. Chercher la vérité, cette action n'offre plus rien de conditionnel, de douteux, de fragile. On tient quelque chose, non pas sans doute la vérité même (qui la tiendra jamais?), mais du moins l'esprit qui la fait découvrir. Quand on s'arrête obstinément à quelque doctrine toujours trop étroite, c'est une chimère qui fuit dans vos mains; mais aller toujours, chercher toujours, espérer toujours, cela seul n'est pas une chimère. La vérité est dans le mouvement, dans l'espérance, et ce n'est pas sans raison qu'on a proposé comme complément de la morale positive une « philosophie de l'espérance (1) ». Un enfant vit un papillon bleu posé sur un brin d'herbe; le papillon était engourdi par le vent du nord. L'enfant cueillit le brin d'herbe, et la fleur vivante qui était au bout, toujours engourdie, ne s'en détacha pas. Il s'en revint, tenant à la main sa trouvaille. Un rayon de soleil vint à briller; il frappa l'aile du papillon, et soudain, ranimée et légère, la fleur vivante s'envola dans la lumière. Nous tous, chercheurs et travailleurs, nous sommes comme le papillon : notre force n'est faite que d'un rayon de lumière; — pas même : de l'espoir d'un rayon. Il faut donc savoir espérer : l'espoir est la force qui nous porte en haut et en avant. — Mais c'est une illusion ! — Qu'en savez-vous ? Faut-il ne pas faire un pas, dans la crainte qu'un jour la terre ne se dérobe sous nos pieds ? Ce n'est pas tout que de regarder bien loin dans l'avenir ou dans le passé, il faut regarder en soi-même, il faut y voir les forces vives qui demandent à se dépenser, et il faut agir.

M. GUYAU.

(Esquisse d'une morale sans obligation, ni sanction, I, II, ch. II, § 1; Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.)

(1) Voir M. Fouillée, *La Science sociale contemporaine*, liv. V.

LES CORDIERS

*Dans son village au pied des digues
Qui l'entourent de leurs fatigues
De lignes et de courbes vers la mer,
Le blanc cordier visionnaire
A reculons, sur le chemin,
Combine avec prudence entre ses mains
Le jeu tournant de fils lointains
Venant vers lui de l'infini.*

Là-bas

*En ces heures de soir ardent et las
Un ronflement de roue encor s'écoute.
Quelqu'un la meut qu'on ne voit pas;
Mais parallèlement sur des râdeaux
Qui jalonnent à points égaux
De l'un à l'autre bout la route,
Les chanvres clairs tressent leurs chaînes
Continuement, durant des jours et des semaines.*

*Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encor,
Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
Que mêle à son travail la glissante lumière,
Au long des clos et des maisons
Le blanc cordier visionnaire
Du fond du soir tourbillonnaire
Attire à lui les horizons.*

*Les horizons, ils sont là-bas :
Regrets, fureurs, haines, combats,
Pleurs de silence ou pleurs de voix,
Les horizons des autrefois,
Sereins ou convulsés :
Tels les gestes dans le passé.*

*Jadis — c'était la vie errante et somnambule,
A travers les matins et les soirs fabuleux.
Quand la droite de Dieu vers les Chanaans bleus
Traçait la route en or au fond des crépuscules.*

*Jadis — c'était la vie énorme, évaspérée
Sauvagement pendue aux crins des étalons,
Soudaine, avec de grands éclairs à ses talons
Et vers l'espace immense immensément cabrée.*

*Jadis — c'était la vie ardente, évocatoire;
La croix blanche de ciel, la croix rouge d'enfer
Marchaient, à la clarté des armures de fer,
Chacune à travers sang, vers son ciel de victoire.*

*Jadis — c'était la vie écumante et livide,
Vécue et morte, à coups de crime et de locons,
Bataille, entre eux, de proscripteurs et d'assassins,
Avec, au-dessus d'eux, la mort folle et splendide.*

*Entre des champs de lins et d'osiers rouges,
Sur le chemin où rien ne bouge,
Au long des clos et des maisons,
Le blanc cordier visionnaire
Du fond du soir divilgiaire
Attire à lui les horizons.*

*Les horizons, ils sont là-bas
Travail, science, ardeurs, combats :
Les horizons, ils sont passants
Avec, en leurs miroirs de soirs,
L'image en deuil des temps présents.*

*Voici — c'est un amas de feux qui se démentent
Où des sages, ligüés en un effort géant,
Précipitent les Dieux pour changer le néant
Vers où tendra l'élan de la science humaine.*